

## Religion et fueros.

*Présidence d'Alvarez — Administration de Comonfort — Excès de Baz — Caractère du clergé — Suppression des fueros ecclésiastiques et militaires — Pronunciamento de Guittiau — Bataille d'Ocotlan — Premier siège de Puebla — Révolte de cette ville — Second siège — Prise de Toluca — Attaque de Sultepec — Emprisonnement de Miramon — Sa fuite — Prise de Cuernavaca — Son retour à Mexico.*

A la chute de Santa-Ana en 1855, le général Juan Alvarez, chef de la révolution d'Ayutla, monta au pouvoir.

Homme d'un talent naturel, mais sans instruction suffisante pour remplir le poste élevé et difficile qu'il occupait, trop attaché du reste aux coutumes et traditions de sa province, dont il regrettait les montagnes, regardant avec une méfiance extrême tout ce qui était étranger à son pays natal, ses excentricités peu en harmonie avec la culture et la civilisation de la capitale lui valurent la critique générale de ses actes.

Alvarez avait amené du Sud une brigade de *pintos*, gens d'une grossièreté extrême et d'un aspect répugnant.

Les taches particulières dont leur corps et leur visage sont couverts, jointes à leur malpropreté naturel, les rendaient plus repoussants encore.

Ces hommes, dépourvus de toute instruction militaire, for-

maient une sorte de milice barbare dévouée, corps et âme, au Président, dont ils recevaient directement les ordres, méconnaissant tout autre commandement.

Cet état de choses était d'un funeste exemple pour la discipline de l'armée.

Ces soldats improvisés portaient pour tout uniforme leurs costumes champêtres, c'est-à-dire une chemise et un ample caleçon de toile, un *zarape* grossier et un chapeau à larges bords.

Comme la température de Mexico leur paraissait froide, on les voyait continuellement drapés dans leur couverture et couchés dans le corps de garde du palais avec la même désinvolture et le même sans-gêne que s'ils se fussent trouvés dans une étable de leur village.

Les officiers se distinguaient des soldats par des ganses dorées ou argentées attachées à leur chemise.

Cette soldatesque brutale et sans grand courage lorsqu'on la faisait sortir de sa province causait de graves ennuis à l'ancienne armée de Santa-Ana délaissée par Alvarez.

Celui-ci employait une partie de sa journée à des détails puérils — il s'amusait à faire monter de la trésorerie l'argent destiné à la solde de son fameux bataillon — il le plaçait sous son lit et le retirait au fur et à mesure que les capitaines se présentaient pour toucher la paie de leur compagnie — Alvarez s'entretenait familièrement avec ses officiers, perdant ainsi un temps précieux et négligeant les affaires publiques.

Mexico, après avoir supporté pendant trois mois un semblable gouvernement, vit avec satisfaction Alvarez imiter Cincinnatus et retourner dans ses terres, après avoir laissé la présidence de la République entre les mains du général Ignacio Comonfort.

Le nouveau chef de l'État avait reçu une éducation soignée. C'était un vaillant soldat, quoique dépourvu de grandes aptitudes militaires. Son esprit était souple et son caractère

naturellement disposé à réconcilier les partis qui commençaient à se former, et qui devaient, hélas! précipiter plus tard la patrie dans des luttes fratricides et ensanglanter son sol.

Comonfort remplit les engagements du plan d'Ayutla et convoqua un congrès qui vota la Constitution de 1857, qui, sauf quelques détails, est celle en vigueur aujourd'hui.

Le licencié Juan José Baz fut nommé gouverneur du district. Celui-ci commença aussitôt une persécution implacable contre les anciens partisans de Santa-Ana, dont la conséquence fut de les jeter dans la révolution.

Deux faits graves signalèrent la haine jalouse du nouveau gouverneur.

Le premier fut de mettre en prison plusieurs chefs et officiers, qu'il livra ensuite à la justice. Une nuit ceux-ci sont enchaînés et désignés à faire partie des condamnés de droit commun qui sont chargés des travaux publics de la ville. Voyant que deux de ces infortunés, les colonels Herran et Tapia, étaient impassibles devant cet ordre barbare et cruel pour leur dignité, Juan José Baz croyant découvrir dans leur attitude un mépris de son autorité, se rua sur eux et les frappa au visage.

Le jour suivant, Mexico vit avec stupeur sortir de la prison les chefs réactionnaires, la chaîne au pied, et se diriger avec peine vers la ruelle de Santa Clara pour en enlever les immondices.

Comonfort, qui ignorait ce qui se passait, en fut averti par l'indignation publique... Il ordonna immédiatement que les prisonniers fussent reconduits dans leur cellules. Cette décision, qui reçut l'assentiment général, refroidit les relations du Président avec son trop irascible gouverneur.

Le second fait reproché à Baz et qui blessa profondément les sentiments religieux de la capitale furent les excès commis par le gouverneur à l'occasion de la remise des clefs du *Sagrario* de la cathédrale, que le chapitre devait déposer le Jeudi saint entre les mains du Président de la République, en marque de patronage sur l'église nationale.

Le Jeudi saint de 1856, le chapitre ne remit pas les clefs à Comonfort, et Baz voulait les arracher aux chanoines réfugiés dans la cathédrale. Il fit placer des troupes auprès de l'édifice avec un déploiement de forces inutile dans de semblables circonstances. Il pénétra à cheval dans la sacristie proférant des insultes et des menaces contre les chanoines, vieillards valétudinaires et inoffensifs.

Le clergé, fort riche à cette époque, voulut prendre part à la direction de la chose publique, projet qui n'étonnera pas ceux qui savent que cet ordre employait souvent ses ressources pour fomenter les guerres intestines qui ont si longtemps plongé la patrie dans le deuil.

L'influence du clergé était extraordinaire alors.

Les prêtres étaient reçus dans les familles, dont ils dirigeaient les consciences. Cette situation particulière leur permettait de pénétrer les secrets les plus intimes du foyer domestique.

La ferveur religieuse de la femme mexicaine dépassait les limites de la piété et se transformant en superstition était arrivée au point qu'elle ne pouvait supposer le mal chez le prêtre chargé du soin d'absoudre ses fautes.

Ceci donnait, à cette époque, une force excessive au pouvoir du clergé, qui se servait habilement de la confession et de la chaire pour accroître son influence, et sa richesse s'augmentait par les sommes extorquées au chevet des mourants.

La chaire était comme une tribune publique, du haut de laquelle il attaquait impunément les institutions politiques.

Ces circonstances, jointes au relâchement observé dans certains ordres monastiques, décidèrent le parti libéral à prendre des mesures propres à mettre un terme à ces abus. Pour atteindre ce résultat, on fit des lois justes et convenables afin d'arrêter le mal, mais il s'en trouva quelques-unes complètement arbitraires.

La charte fondamentale de la République promulguée le

5 février 1857 établissait des principes d'un libéralisme extraordinaire, mais il est facile d'y remarquer une lacune peu en rapport avec l'esprit général de cette œuvre respectable.

Dans le but de priver le clergé de toute ingérence dans les affaires publiques, on lui enleva le droit de vote dans les élections; cet article constitutionnel est encore aujourd'hui en contradiction avec la loi, qui, tout en proclamant l'égalité parfaite des citoyens, créait un privilège négatif pour les personnes appartenant à l'église, puisque celles-ci ne pouvaient prendre une part active aux élections. Cette charte, établie sur des principes libéraux en rapport avec l'esprit philosophique du siècle, devait postérieurement créer la séparation de l'Église et de l'État, établir l'affranchissement des biens de main morte, fonder le mariage civil et promulguer la liberté des cultes.

A la suite de ces attaques, le clergé forma une coalition avec l'ancienne armée de Santa-Ana et commença des soulèvements partiels qui furent la base de la guerre civile qui allait éclater.

Deux circonstances décidèrent l'armée à prendre part au mouvement : premièrement la création de la garde nationale, qui en la mettant au second rang la réduisait à un rôle secondaire; et en deuxième lieu la suppression de ses *fueros* et privilèges qui rendaient le soldat justiciable des tribunaux ordinaires.

Bientôt le colonel Francisco Guittian, excité par le curé de Zacapoastla, levait dans ce village l'étendard de la révolte.

Le gouvernement de Comonfort confia une division au licencié Ignacio de la Llave pour combattre le chef rebelle.

Celle-ci ayant abandonné son chef sur la route, passa avec armes et bagages à l'ennemi. Cette défection permit à Guittian et à Osollo, secondés par d'autres chefs réactionnaires, d'attaquer la ville de Puebla, alors défendue par le général Juan Bautista Tracones.

Miramón se joignit aux prononcés, qui furent reçus avec enthousiasme par les habitants de Puebla, dévoués à la cause des dissidents.

Le nom que Guittian donna à ce *pronunciamiento* fut celui de " Religion et fueros. „

Peu après les vainqueurs purent réunir sous les murs de Puebla une armée de 3,500 hommes. Cette légion s'augmenta encore par la défection des deux brigades aux ordres de Severo del Castillo, Vicente Miñon et du 10<sup>e</sup> d'infanterie qui partit de Pachuca pour s'incorporer à l'armée prononcée.

L'excommunication que le clergé lança contre les libéraux, ses sermons remplis de menaces avec lesquels il foudroyait les ennemis du haut de la chaire, le ton des journaux réactionnaires bien rédigés qui se publièrent alors, les abus de Baz, la protection donnée à la garde nationale et bien d'autres causes encore, dont il est inutile de faire mention, firent regarder les prononcés de Puebla comme les défenseurs de la religion et de l'armée, descendant dans l'arène, et marchant, nouveaux croisés, au secours du Crucifié.

Ils déployèrent un courage extraordinaire qui leur fit braver les nombreuses troupes qui marchèrent contre eux, les uns poussés par fanatisme religieux, les autres pour défendre les droits et les prérogatives de l'armée attaqués par le gouvernement.

Comonfort réunit à Mexico 13,000 hommes et marcha contre Puebla. Il fit halte à l'hacienda de Santa Ines Xacalteco, appuyant le centre de ses opérations sur le *cerro* de Ocotlan à 11 km. de Puebla et sa droite sur les hauteurs connues sous le nom de *cerro del Gachupin*.

Puebla est située au milieu d'une belle plaine, baignée par les eaux de l'Atoyac, qui peut servir de première ligne de défense tant que la place dispose d'une garnison assez nombreuse pour lui permettre d'avancer jusqu'à elle et occuper le pont de Mexico. (Voir carte N° 2)

A l'Ouest de la ville et rattachés à celle-ci se trouvent les *cerros* de Loreto et de Guadalupe, positions d'une certaine importance qui dominant la place et font face à la route qui vient de Vera-Cruz.

Près de Puebla, entre la rivière Atoyac et la barrière de Mexico, se dresse le *cerro* de San Juan, position assez avantageuse, mais que les armées assiégées ont souvent négligé d'occuper lors des différents sièges que Puebla a soutenu, parce que ce point stratégique se trouve situé en dehors de la ligne de défense. Au centre de la place et dans ses faubourgs se dressent San Agustín, la Penitenciera, la Concordia, la Merced et d'autres édifices fortement construits, qui font considérer cette ville comme une place de guerre de second ordre. Cette particularité l'a désignée pour servir de théâtre aux luttes civiles et étrangères qui ont ensanglanté la patrie.

Le caractère des habitants est belliqueux, mais leur esprit était alors réfractaire à toute idée de réforme et de progrès. Le clergé y régnait en maître et l'ascendant qu'il avait obtenu sur les masses lui fut d'un grand secours pour le soutien de la guerre civile dont il était l'éternel agitateur.

A la tête du mouvement révolutionnaire se trouvait Antonio Haro y Tamariz, appartenant à une honorable famille, riche et jouissant de l'estime publique. Haro avait été employé au ministère des finances sous Santa-Ana, mais il s'était rallié au mouvement d'Ayutla aussitôt que l'ancien président s'occupait de la vente de la Mesilla. On n'ignore pas qu'il finit ses jours dans un couvent de jésuites à Rome.

Du côté des chefs militaires, figuraient Severo del Castillo, José Vicente Miñon, Panfilo Galindo et Miguel Andrade comme généraux ; Aljobin, Osollo, Miramon, Marquez et Guittian comme colonels.

La plupart des généraux étaient dépourvus de commandement effectif ; Castillo seul se trouvait à la tête des 3,500 hommes prononcés et Galindo commandait la place.

Le président amenait de Mexico 13,000 hommes et 40 pièces de bonne artillerie, chiffres indiqués par Revilla y Pedreguera dans sa biographie de Comonfort. Cette armée était commandée par les généraux Parodi, Guilardi, Villareal, Zuloaga, Rosas Landa, Alvarez, José Justo et Doblado.

Le 8 mars 1856, Comonfort occupait l'hacienda de Santa Ines Xacalteco. Le général Parodi avec les brigades Zuloaga et Rosas Landa soutenait la droite ; Guilardi occupait la gauche, Doblado le centre. Le général J. J. Alvarez remplissait les fonctions de *cuartel maestro* dans cette journée.

Au lever du soleil, les prononcés sous les ordres de Severo del Castillo se dirigent en trois colonnes vers la position centrale de Comonfort. Le colonel Miramon commandait la première composée des deux bataillons du 10° et 11° légers. La deuxième formée avec le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>ème</sup> légers était conduite par Osollo, et la troisième avec le 4<sup>ème</sup> de ligne et un bataillon de sapeurs marchait sous les ordres d'Aljobin, qui pour enflammer davantage sa troupe avait revêtu un manteau blanc sur lequel se dessinait une croix rouge.

Miramon et Osollo avaient reçu l'ordre de menacer les flancs de l'ennemi au moyen d'une fausse attaque, de revenir vers le centre pour repousser Doblado, et battre en suite séparément les forces de Parodi et Guilardi.

Les assaillants soutenus par 24 pièces d'artillerie aux ordres des capitaines Arellano, Cuevas et Diaz de la Vega, s'avancent en bon ordre vers le *cerro* de Ocotlan dont ils ont bientôt escaladé les flancs et délogé les libéraux. Aljobin, qui avait conduit sa troupe avec la même intrépidité, tombe mortellement frappé et cet événement retarde la marche de sa colonne. (Voir carte N° 3)

Les vainqueurs reviennent vers le centre de Comonfort et après un combat qui dura deux heures se trouvèrent maîtres de la position. Miramon avait fait prisonniers deux bataillons appartenant à la brigade de Guanajuato, et Osollo avait enlevé les pièces en batterie sur les *cerros*.